



Rameau de Saint-Père et les Français d'Amérique

Jean Bruchési, M.S.R.C.

Numéro 13, 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080140ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080140ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bruchési, J. (1948). Rameau de Saint-Père et les Français d'Amérique. *Les Cahiers des Dix*, (13), 225–248. <https://doi.org/10.7202/1080140ar>

Rameau de Saint-Père et les Français d'Amérique

Par **JEAN BRUCHÉSI, M.S.R.C.**

S'il est vrai de prétendre que la France officielle ne s'est guère intéressée, après 1763, et pendant plus d'un siècle, au sort des milliers d'hommes abandonnés par elle sur les rives du Saint-Laurent, si le peuple français lui-même s'est longtemps contenté, et pas uniquement par sa faute, de connaissances imprécises ou inexactes sur l'histoire du Canada, l'étendue de ses ressources, les phases de son évolution économique, politique et sociale, la vérité nous oblige à reconnaître qu'il y eut, avant le passage de la *Capricieuse* (1854), quelques Français dont la curiosité sympathique s'efforça de percer le mystère d'une survivance inespérée. Sans doute ne furent-ils qu'une poignée à se préoccuper de l'avenir des Français du Bas-Canada, « débris d'un peuple ancien, perdu au milieu des flots d'une nation nouvelle », comme le pensait alors Alexis de Tocqueville. Et s'il arrivait à l'un d'eux d'écrire un ouvrage sur le Canada, l'erreur y tenait plus de place que la vérité, comme ce fut le cas, en 1852, de l'étrange *Histoire* du non moins étrange abbé Brasseur de Bourbourg. Mais bien rares, au spectacle de ce petit peuple resté tellement fidèle à son passé, ceux qui n'éprouvaient pas, tel Xavier Marmier venu à Québec en 1851, la surprise la plus émouvante de leurs nombreux voyages à travers le monde.

Exprimés dans des lettres, dans un article de revue — à l'exemple d'Henri de Courcy dans le *Correspondant* du 25 octobre 1853 — ou les feuillets d'un journal, ces sentiments d'affection et de bienveillance n'avaient pour ainsi dire aucun écho sur les bords de la Seine ou de la Loire. Pour la quasi totalité des Français de la Restauration et de la deuxième République, l'histoire du Canada se terminait avec

le traité de Paris. A plus forte raison, l'Acadie et la Louisiane n'étaient-elles que de vagues souvenirs, dignes certes d'inspirer un poète comme Longfellow, mais sans attrait pour l'historien. Aussi quel ne fut pas l'étonnement des Canadiens quand ils apprirent, en décembre 1859, qu'un Parisien venait de publier un livre sur les anciennes possessions françaises d'Amérique. *La France aux Colonies*, tel était le titre de l'ouvrage, édité par Jouby et dont l'auteur, Edme Rameau de Saint-Père, avait adressé un premier exemplaire à Etienne Parent, alors sous-secrétaire de la province du Bas-Canada. L'ancien rédacteur du *Canadien* s'était naturellement empressé de le lire. Sa surprise et sa joie furent telles qu'il désira les partager avec quelques-uns de ses meilleurs amis. François-Xavier Garneau, qui venait de mettre au point une troisième édition de son *Histoire du Canada*, en était un. Avec une demi-douzaine d'autres, il put au moins parcourir *La France aux colonies*, assez pour en apprécier la valeur et regretter de ne pas l'avoir eue plus tôt entre les mains. Avec ceux-là aussi, comme avec ceux qui projetaient d'en parler dans les journaux du temps, il n'hésitait pas à reconnaître que Rameau avait « su mieux que personne exposer à la vue toute la racine . . . de notre arbre historique », qu'il avait pensé et écrit comme un Canadien.

Or, non seulement l'auteur de *La France aux colonies* n'était pas né au Canada et n'y avait aucune parenté, mais il n'y était jamais venu. Originaire de Gien, petite ville des bords de la Loire, où il avait vu le jour en 1820, Rameau de Saint-Père était devenu orphelin dès l'âge de trois ans; et c'est à Bourges qu'il fut élevé, par sa grand-mère maternelle qui lui inculqua les plus solides principes. Jeune homme, il étudia le droit à Paris, en un temps où la Ville-Lumière offrait comme aujourd'hui le meilleur et le pire. Edme Rameau se garda du pire en suivant les conseils de l'aïeule qui lui avait recommandé, entre autres choses, de se lever tôt, de se mettre au travail dès ses prières faites, d'observer un ton doux dans les conversations et les discussions, d'aller voir souvent madame Hyde de Neuville — dont le mari, fervent royaliste, avait été ministre de Louis XVIII à Washing-

ton — « pour prendre auprès d'elle les bonnes manières du monde que je veux que tu adoptes. » Toute une partie de la jeunesse parisienne de ce temps-là gravitait autour de Montalembert, d'Ozanam et de Lacordaire. L'esprit religieux, qui animait Rameau, inclinait déjà l'étudiant à rechercher dans la pratique de l'Évangile les éléments d'une réforme sociale dont tout le monde parlait sans trop savoir comment l'opérer. Frédéric Le Play, dont il serait l'élève, le disciple et l'ami, n'avait pas encore formulé sa célèbre doctrine.

D'une activité débordante, Rameau ne trouve bientôt plus de quoi la satisfaire à Paris seulement et il part pour l'Algérie, désireux d'y consacrer au moins une partie de son temps et de ses forces à l'extension de la France. Il achète des jardins à Blidah, des maisons à Alger. Un jour, auprès du futur cardinal Lavignerie, il rencontre des missionnaires qui lui parlent du Canada, de ces Français d'Amérique qui ont gardé, paraît-il, avec la langue et les traditions ancestrales, le culte de l'ancienne mère-patrie. Le plus grand nombre habitent les deux rives du Saint-Laurent, mais il y en a en Acadie, en Louisiane, en Nouvelle-Angleterre, au Détroit. Rameau décide sur-le-champ de s'intéresser à ces frères éloignés qui ne sont peut-être plus que des cousins et dont l'histoire, si elle est connue des Français de France, vaudra pour ceux-ci la plus belle leçon d'espérance et de fierté.

C'est ainsi que, partageant son temps entre Paris et Alger, n'abdiquant ni ses devoirs de colon ou de propriétaire foncier ni son apostolat social, Rameau explore les Archives de la Marine où abondent les documents basiques de l'histoire du Canada, à peine effleurés encore, questionne les rares Français qui ont séjourné dans les anciennes colonies, comme Xavier Marmier ou Ampère, inaugure avec les Canadiens eux-mêmes une correspondance qui se poursuivra sans interruption pendant quarante années. *La France aux colonies* paraît en 1859 et ce n'est pas par pur hasard que cette publication coïncide avec le centenaire de la chute de Québec. Aux yeux de Rameau qui ne soupçonnait rien de la survivance française en Amérique avant d'en avoir dressé le tableau à l'aide de livres, de statistiques et de rapports écrits,

il était plus que temps de « sortir de cette indifférence égoïste dont nous payons si mal ces affections pieuses ». Et puis, le rappel opportun de la puissance coloniale d'autrefois, à l'heure où la France entreprenait la conquête d'un nouvel empire, n'apporterait-il pas un éloquent démenti à l'accusation souvent formulée contre le peuple français « inhabile à fonder des colonies » ? Sans compter qu'en illustrant, avec, croyons-nous, un peu d'excessive sévérité, le vice et la fausseté des « principes politiques et économiques qui ont présidé à la fondation et à la direction » des colonies perdues, l'auteur mettait ses compatriotes en garde contre la répétition des mêmes erreurs. Aux préjugés des Français du XIXe siècle, pas plus ardents à émigrer que ceux des XVIIe et XVIIIe siècles, Rameau oppose l'émigration comme force de réaction contre l'apathie routinière. Cent mille colons de plus en Nouvelle-France, cinquante mille peut-être, et la face de l'Amérique en eût été changée ! Quoi qu'il en soit, dans cette même Amérique où la France avait laissé, en 1760, environ 90,000 de ses fils, près d'un million cinq cent mille Canadiens, Acadiens, Louisianais et Franco-américains proclamaient encore, moins d'un siècle plus tard, leur fiabilité française.

La France aux colonies avait évidemment été écrite pour les Français à qui Rameau voulait apprendre comment ces colonies avaient été peuplées, comment et dans quelle mesure la race française s'y était développée, jusqu'à quel point ces pays avaient conservé la nature et la tradition françaises. L'auteur ne prétendait pas renseigner les Canadiens eux-mêmes, d'autant moins que François-Xavier Garneau venait tout juste d'écrire son *Histoire* à cette fin. Comment se fait-il, malgré tout, que les Canadiens de l'époque aient accueilli le livre d'Edme Rameau avec un enthousiasme, une émotion et une reconnaissance demeurés sans exemple dans l'histoire des relations franco-canadiennes ? Sans doute était-ce la première fois depuis la conquête que tout un livre, écrit par un authentique Français de France, était consacré non seulement au glorieux passé des anciennes colonies mais à une étude détaillée de l'actualité canadienne ou acadienne.

L'auteur cependant ne se contentait pas d'y rapporter des faits. Avec un sens aigu des réalités, rompu aux meilleures disciplines de raisonnement, fort d'une vaste expérience personnelle acquise à l'étude du passé et au contact des hommes, Rameau de Saint-Père a très bien compris ce qui, jusque là, avait fait la force des Canadiens. Du même coup, il a saisi, comme personne encore avant lui, les points faibles de leur résistance héroïque et indiqué les moyens à prendre pour garder l'avenir. Que cet avenir ne lui ait pas toujours donné raison, comme lorsqu'il affirmait que la destinée du Canada ne lui semblait pas devoir être celle d'une nation industrielle ou commerciale, il importe peu. Dans l'ensemble, et souvent même dans le détail, il voyait on ne peut plus juste. C'est ainsi, par exemple, que l'émigration aux Etats-Unis lui paraissait extrêmement dangereuse et qu'il suppliait les Canadiens d'y mettre un terme, de se répandre plutôt vers le Saguenay, le Bas-Saint-Laurent, la Gaspésie, les Laurentides, la région de l'Ottawa et les territoires de l'Ouest. Telles qu'il les voyait des bords de la Seine ou de la Loire, les populations de race française étaient en tout cas trop fortes pour être absorbées ou détruites. En un siècle elles étaient passées de moins de 100,000 à près de 1,500,000, dans toute l'Amérique du Nord, et cet extraordinaire accroissement réfutait, dans la pensée de Rameau, le dogme de l'infériorité prolifique de la race française. Restait à savoir si les descendants des anciens sujets de Louis XV, ceux du Canada en particulier, avaient assez de ressort moral et matériel pour se permettre une vie et un rôle propres. Sans répondre directement à la question, l'auteur qui, ne l'oublions pas, n'avait encore vu le Canada et les Canadiens qu'à travers les livres, les manuscrits et les lettres de quelques correspondants bénévoles, se permettait tout de même de suggérer les moyens à prendre pour y arriver. C'est ainsi que « la conservation et l'extension de tous leurs éléments nationaux » étaient à ses yeux plus importantes pour les Canadiens que la possession du gouvernement et la direction des affaires publiques, que, pour garder leur religion, leur langue et leur patriotisme, les Canadiens ne devaient tolérer « aucune espèce de transac-

tion avec les usages américains », que toute leur destinée était renfermée dans le « double développement de la simplicité des moeurs et de la culture de l'esprit ».

Les Français d'Amérique avaient d'autres motifs de saluer avec une joie débordante la publication de *La France aux colonies*. La moitié au moins de l'ouvrage était consacrée aux Acadiens. Or, si les Français de France ignoraient tout du sort des Acadiens, les Canadiens eux-mêmes n'en savaient guère davantage. Bien rares, d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique, ceux qui avaient lu, dans la *Revue des Deux Mondes* de 1831, le récit d'un voyageur français du nom de Ney, venu en Acadie l'année précédente. Rameau était vraiment le premier écrivain authentique à se pencher sur les habitants de la plus ancienne colonie royale, « le premier Français, on peut dire — comme Pierre-J.-O. Chauveau devait le lui écrire quelques années plus tard — qui, depuis la conquête, se soit sérieusement intéressé au Canada et le premier *Canadien* qui se soit intéressé aux Acadiens ». A ceux-ci comme à leurs frères des rives du Saint-Laurent, Edme Rameau, dont la perspicacité était rarement prise en défaut, recommandait quelques moyens pratiques d'améliorer leur sort : se répandre à l'intérieur des Provinces Maritimes au lieu de rester sur les côtes comme ils en avaient la tendance, développer l'instruction, fonder un journal et une société analogue à la Saint-Jean-Baptiste des Canadiens, pour assurer la liaison entre leurs groupes épars.

La curiosité bienveillante qui poussait ainsi le Français Rameau à aborder l'étude du problème canadien et acadien, à plaider auprès de ses compatriotes la cause d'un petit peuple inconnu avec une chaleur qui émeut et un à-propos qui étonne, ne pouvait être satisfaite par la publication d'un livre. A l'affût des moindres renseignements d'ordre sociologique, démographique ou politique concernant les frères éloignés dont il se faisait, sans arrière-pensée et sans ambition personnelle, le défenseur et le guide éclairé, Rameau poursuivit patiemment son oeuvre en rédigeant des mémoires et des articles de revue. Et parce que les Acadiens lui paraissaient non sans raison les plus dé-

laissés, c'est à eux qu'il réserva la plus grande part de sa sollicitude, c'est pour eux qu'il publia, en 1881, le plus célèbre de ses ouvrages : *Une Colonie féodale*. Mettant cette fois à profit l'expérience que lui avait valu un premier voyage dans les Provinces Maritimes, l'information de première main que lui avait rapportée une longue enquête faite sur les lieux, l'auteur brossa, comme personne encore ne l'avait fait, le tableau de l'Acadie telle qu'il la voyait, telle qu'elle était en réalité. Dans l'ensemble, le jugement était définitif, qu'il s'agit de l'infâme conduite de Lawrence et de ses satellites, ou de l'attitude du clergé irlandais envers 41 p.c. de la population catholique des Provinces Maritimes, à tel point que, plus d'un demi-siècle après sa publication, le livre conserve une actualité surprenante et que les Acadiens peuvent encore y puiser les plus utiles enseignements. C'est dans le sens et avec les méthodes suggérées par Rameau que nos frères du Nouveau-Brunswick ont résolu heureusement une bonne partie de leurs problèmes et qu'ils pourront résoudre les autres. Quant à ceux de la Nouvelle-Ecosse et de l'Île du Prince-Edouard, ils n'ont guère évolué autrement que Rameau de Saint-Père ne l'avait prévu il y a près de soixante-dix ans.

C'est à l'été de 1860, soit environ six mois après la publication de *La France aux colonies*, qu'Edme Rameau de Saint-Père vint une première fois au Canada. Vingt-huit ans plus tard, il y faisait un second voyage, en compagnie de sa femme et de l'aînée de ses quatre enfants. La plus jeune, Solange, veuve de M. Decencièrre, vit toujours à Paris. Nous lui devons d'avoir pu consulter le journal que son père rédigea au cours de ses randonnées au Canada, dans les Provinces Maritimes et aux États-Unis. Madame Decencièrre a fait davantage : elle a donné aux Archives de la Province de Québec près de cinq cents lettres qui proviennent toutes, à l'exception de celles d'Onésime Reclus et de deux ou trois autres Français, des correspondants canadiens d'Edme Rameau. Ce que ces notes de voyage et ces lettres représentent non seulement pour la petite mais aussi pour la grande histoire du Canada français, dans la plus large acception des termes, ne saurait être

mis suffisamment en lumière par une étude de quelques pages. Il faudrait y consacrer tout un livre dont les lettres de Rameau lui-même feraient la matière de plusieurs chapitres.

* * *

Comme il vient d'être dit plus haut, c'est à Alger qu'Edme Rameau entendit une première fois parler du Canada. De ce moment, nous l'avons vu, il s'intéressa à l'histoire des Canadiens et à leurs problèmes. Un jour de 1859, se trouvant en Kabylie, il y rencontra un armurier qui avait habité Détroit et dont la surprise fut grande d'entendre son interlocuteur lui parler de l'ancienne colonie française avec une étonnante précision jusque dans les moindres détails. « Je ne suis jamais allé là-bas, notait Rameau, mais je connais les habitants aussi bien que lui ». Nul doute que cette rencontre imprévue n'ait impressionné l'auteur de *La France aux colonies* au point de le décider à entreprendre sans retard le voyage auquel il rêvait depuis nombre d'années. Le temps de faire paraître son premier livre qu'il songeait déjà à compléter par un grand ouvrage sur l'Acadie lorsqu'il serait allé dans les Maritimes, et Rameau quittait Paris pour Liverpool où il s'embarquait le 9 juin 1860, à destination de Québec.

L'écrivain, encore une fois, ne partait pas à la découverte d'un pays inconnu. L'histoire et la géographie du Canada lui étaient depuis longtemps familières. Que d'heures il avait passées à tourner et retourner les multiples problèmes auxquels avaient à faire face les Français d'Amérique ! Il ne s'était pas contenté de dépouiller les archives de la Marine ; il avait correspondu avec quelques Canadiens : l'historien Garneau, Ulric-Joseph Tessier, membre du Conseil législatif, futur ministre et juge de la cour Suprême, Etienne Parent qui l'avait mis en relation avec Joseph-Charles Taché, député de Rimouski et fondateur du *Courrier du Canada*. Plusieurs mois avant la publication de *La France aux colonies*, Rameau avait même eu la visite du fils aîné d'Etienne Parent, Henri, qui lui avait apporté des documents de-

mandés à Garneau. Mais autre chose est d'échanger des lettres, de compulsuer des pièces d'archives, d'analyser des statistiques, autre chose de voir de ses yeux, d'entendre de ses oreilles; autre chose le passé, autre chose le présent. La réalité, vers laquelle le *Bohemian* portait Rameau, en ce mois de juin 1860, pouvait bien, une fois entrevue, sinon détruire du moins modifier sensiblement l'image des êtres et des choses formée jusque-là par la lecture et la réflexion. Aussi bien, l'impatience du voyageur grandit-elle à mesure que la paquebot approche « de ce continent que la France a été la première à occuper et sur lequel notre race s'est implantée. » Quand les côtes arides du Labrador se dessinent à l'horizon, Rameau veut être seul avec lui-même et avec l'émotion qui l'envahit. Et voici Québec le 19 juin. « Avec quel bonheur, note-t-il dans son journal, je mets ce nom et cette date ! » Une fois accomplies les formalités de la douane, il quitte, suivant sa propre expression, « le régime anglais ». Les premiers contacts l'enchantent : le cocher qui lance à ses chevaux « les plus impurs jurons dans le plus pur français », les quelques Canadiens qui sont venus à sa rencontre et qui « parlent de la meilleure façon la douce langue des bords de Loire ». Cette crainte qu'il avait « d'être venu assister aux derniers efforts d'une nationalité sans espoir, entourée et en train d'être absorbée par le flot britannique », ne s'est guère prolongée au-delà du débarquement. Accueilli à bras et à coeurs ouverts, fêté, entouré, pressé de questions et recevant une réponse à toutes celles qu'il pose, comment pourrait-il conserver la moindre appréhension en compagnie d'Etienne Parent, de François-Xavier Garneau, des abbés Ferland et Casgrain, d'Auguste-Norbert Morin, de Denis-Benjamin Viger, de Côte-Séraphin Cherrier, de Pierre-J.-O. Chauveau, de Papineau, d'Ulric Tessier, de Siméon LeSage ? Mais s'il est à peu près rassuré sur le sort des Canadiens, Rameau l'est beaucoup moins quand il pense aux Acadiens. Après tout, n'est-il pas venu en Amérique pour voir de près « ces pauvres gens qui sont de notre race », dont la plupart des Français ignorent le nom et les malheurs ? L'essentiel, pour lui, est donc d'interroger le passé, de constater le présent, d'envisager l'avenir.

Alors seulement, son pieux pèlerinage accompli, il pourra écrire le livre qui sera une réparation.

Rameau n'est pas à Québec depuis trois semaines qu'il se sépare de ses nouveaux amis, gagne Sherbrooke, dont la population de langue anglaise n'est déjà plus très sûre d'être longtemps en majorité, et Boston d'où il s'embarque aussitôt pour Yarmouth, en Nouvelle-Ecosse. Il y est à peine arrivé qu'une rumeur commence à se répandre, dont les suites auraient pu être sinon graves, du moins ennuyeuses : ce Français, qui recherche uniquement la compagnie des Acadiens, des descendants des proscrits de 1755, qui demande à consulter le plus d'archives possible, est un espion de Napoléon III, tout au moins un émissaire venu en Amérique pour préparer le retour de l'Acadie à la France ! Et certains anglophones en sont d'autant plus aisément persuadés que la conviction existe, dans nombre de paroisses acadiennes, que la France s'apprête à « délivrer » le Canada. S'il fait peu de cas de la rumeur publique, Rameau n'en est que plus ému par cette expression inattendue de la fidélité française des Acadiens. Il ne saurait, et pour cause, partager, encore moins encourager cet espoir. Ce n'est pas pour cela qu'il est venu, mais pour étudier sur place l'état social de la population, pour être à même de mieux écrire l'histoire de l'Acadie, pour mieux comprendre tous les problèmes, pour être en quelque sorte le témoin d'une lutte qui ne semble pas près de finir : lutte contre la majorité anglaise, lutte contre le clergé catholique irlandais. De Yarmouth à Port-Royal, en passant par Sainte-Anne, Baie-Sainte-Marie et Digby, d'Halifax à Tracadie et à Arichat, il refait le chemin qu'ont parcouru autrefois les soldats et les défricheurs, il revit le drame de 1755, il pénètre dans des foyers modestes d'où la langue française n'est pas toujours absente, où le souvenir des lointaines origines, en tout cas, n'est pas effacé. Cette volonté de survivance, qui, par bonheur, ne se traduit pas seulement en paroles, le jette dans l'admiration. Quel n'est pas le mérite de ceux qui, à l'exemple de l'abbé Sigogne ou de tel chef de famille, ont été, pour ainsi dire, les moteurs de cette volonté ! Et l'émotion du voyageur est bien plus forte encore

lorsqu'il s'arrête dans les centres acadiens du Nouveau-Brunswick : Bouctouche, Memramcook, Shédiac, Dalhousie. Plus nombreux qu'au sud, moins dispersés, les Acadiens y sont un peu plus sûrs d'eux-mêmes, légèrement plus gais aussi, quoiqu'ils se heurtent aux mêmes obstacles et aux mêmes adversaires que ceux de la Nouvelle-Ecosse. Images, conversations, chiffres, jugements : Rameau recueille tout dans son journal, et, quand il a bien noté ce qu'il a vu et entendu, il proclame son admiration pour le présent, son espérance pour l'avenir, au spectacle d'une telle vitalité qui avive en lui « d'amers regrets pour tous les trésors perdus par nous ».

Après deux mois de courses, en voiture la plupart du temps et par de mauvaises routes, après deux mois d'enquêtes, d'entretiens au cours desquels les mêmes questions obtenaient toujours les mêmes réponses, Rameau rentra à Québec par la voie du Saint-Laurent. Sans doute, l'Acadie ne l'a pas retenu, au sens propre du mot, comme il l'avait plus ou moins espéré le jour où, à Digby, il rencontra une jeune fille qui lui plut. Mais l'Acadie, « soeur aînée du Canada, soeur modeste et ignorée qui s'est élevée mystérieusement dans la douleur », a fait littéralement sa conquête. Plus que jamais il est décidé à s'en faire le porte-parole et le protecteur auprès des Canadiens qui devraient être les premiers à s'y intéresser, et aussi auprès de ses compatriotes. Il va même jusqu'à se demander si les Français ne pourraient pas, par l'émigration et la colonisation, racheter les fautes du passé. Honnêtement toutefois il reconnaît sans peine que l'esprit casanier de ses compatriotes, leur passion du plaisir et de la vie facile, leurs familles restreintes sont de rudes obstacles à surmonter. « Nous pivotons, note-t-il dans son journal, avec beaucoup de bruit, sur une motte de terre, en nous croyant fort glorieux, tandis que nos voisins grandissent autour de nous. Je crains notre avenir compromis pour bien longtemps. »

Cette France, dont l'avenir l'inquiète parfois, Rameau, comme il l'écrit lui-même, y est cependant attaché « par des liens que ne peuvent arriver à briser tous ceux qui cherchent » à le retenir au Canada.

Il s'y sent même plus attaché que jamais, à mesure qu'il apprend à connaître les Canadiens, qu'il pénètre dans la meilleure société de Québec et de Montréal, qu'il se familiarise avec les problèmes de leur vie religieuse, politique, économique et sociale. Il a vite compris que la grande, l'importante affaire est, à ce moment-là et pour nombre d'années à venir, la colonisation trop négligée souvent, ou mal dirigée, sans plan d'ensemble, sans méthode, sans logique, et trop soumise aux aléas de la petite politique. Aussi bien, lorsqu'on lui demande son avis, dans des réunions intimes, ou lorsqu'on l'invite à donner une conférence devant l'Institut Canadien de Montréal ou de Québec, sinon à Saint-Hyacinthe, ce n'est pas de la France qu'il parle surtout, mais de l'avenir des Canadiens français et des moyens à prendre, selon lui, pour l'assurer. Au premier chef, ne cesse-t-il de répéter, une colonisation rationnelle en direction de l'Ouest, par le nord de Montréal et le long de la rivière Ottawa, et le peuplement méthodique de la région du Saguenay. Devançant, à près d'un siècle de distance, le jugement d'André Siegfried, Rameau de Saint-Père souligne la rudesse de la vie du Canadien et la simplicité de ses habitudes pour proclamer combien celui-ci est apte à vaincre les difficultés de la colonisation. N'est-ce pas, au surplus, en faisant porter leurs efforts sur la colonisation dans les limites de leur propre pays, que les Canadiens atténueront, s'ils ne peuvent pas le supprimer totalement, le danger que présente pour eux l'incessante et déplorable émigration des leurs aux États-Unis ?

Fortement documenté sur les 78,000 Acadiens des Maritimes, sur le million de Français des deux Canadas, Rameau ne veut point rentrer à Paris sans avoir visité les Franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, sans être allé au Détroit, à Saint-Louis et jusqu'en Louisiane. Après quelques jours passés à *Bytown*, où il voit sortir de terre les fondations des édifices du Parlement, après avoir connu le charme de la vie mondaine québécoise, avoir été fêté par les citoyens les plus éminents de Montréal, Rameau se rend à Saint-Hyacinthe aux approches de Noël. Sans doute y est-il allé pour y prononcer une conférence,

mais lui-même nous apprend, par son journal, qu'il y retrouva, avec une joie non dissimulée, une jeune fille rencontrée peu auparavant à Montréal, « une des plus jolies personnes que j'ai jamais vues ». Si nous en croyons le voyageur célibataire, homme du monde et fin causeur, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour fixer sa vie sur les bords de la rivière Yamaska . . . Une seconde fois, l'Amérique essaie de le retenir; le Canada après l'Acadie. Une seconde fois, Rameau repousse la tentation et, comme il l'écrit, peut-être le bonheur. « Je ne suis pas venu au Canada pour me marier, mais pour travailler. » Et, dès le lendemain de Noël, en traîneau puis en train, il s'est dirigé vers la frontière, sans oser promettre à la jeune amoureuse, tout émue et tremblante, qu'il reviendrait encore.

De fait Rameau n'a pas dit adieu au Canada. Il repassera par Montréal et Québec, après une longue randonnée de plus de trois mois qui le conduit de Boston à Détroit, de Chicago à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans. Il admire les Franco-américains des Etats de New-York, du Maine et du Vermont qui « font les plus grands efforts pour rester catholiques et garder leur idiome ». L'attitude du clergé irlandais, répétition de celle dont il a été le témoin en Acadie, l'étonne si elle ne le surprend plus. Pour assurer la sauvegarde de la langue de la religion, « il faudrait des prêtres canadiens-français zélés et actifs », en attendant des évêques. Au Détroit, comme à Saint-Louis, il s'indigne du mépris que les *Yankees* ont pour les « descendants du plus pur sang français ». Quand on l'invite à prendre la parole en public, il ne se fait pas prier, s'efforçant de redonner un peu d'énergie, de confiance aux anciens Canadiens et aux nouveaux venus, ne cessant de répéter aux uns et aux autres que l'union, la bonne entente fera leur force. Il reconnaît que ces populations se maintiennent; mais elles n'augmentent pas comme celle du Canada et il craint qu'elles ne puissent se conserver longtemps, « entourées comme elles le sont par le flot américain qui monte autour d'elles. » En Louisiane, la langue est bonne, mais l'esprit national et la vigueur des habitants ne lui inspirent pas la même confiance qu'au Canada. Aussi bien, suggère-t-il aux

Français de là-bas « d'ouvrir avec le Canada une ère de relations amicales par l'intermédiaire de quelques personnalités éminentes et quelques échanges de journaux, de livres et de lettres. ». Que la Louisiane donne la main à l'ancienne Nouvelle-France « avec la pensée d'entretenir dans le Nouveau Monde le respect et le souvenir des traditions françaises ». Ici encore, Rameau est un précurseur; il indique la route à suivre, les moyens à prendre, mais bien des années se passeront avant que le Canada français ne commence à tenir, et très timidement, le rôle dont rêvait pour lui le perspicace voyageur de 1861.

Si intéressé qu'il soit au sort présent et futur des groupes français d'Amérique, si ému qu'il se sente à parcourir le chemin suivi par Marquette, Jolliet, Cavalier de la Salle et les voyageurs du XVIII^e siècle, Rameau ne ferme pas les yeux au spectacle de la vie américaine, d'autant moins que la guerre civile est sur le point d'éclater. Dans les Etats du Sud, on lui a exprimé l'espoir que l'Europe prenne ouvertement parti contre les Etats du Nord, impérialistes et belliqueux. Et Rameau n'est pas loin de penser que la division des Etats-Unis serait une bonne chose. En attendant, la plus grande partie des habitants de ce pays lui semblent être « des Européens dégénérés, et ceux du Nord plus que ceux du Sud. » Sans doute, la contrée offre d'immenses ressources, mais « y aura-t-il des hommes capables de les utiliser? » Et que d'efforts il faudra dépenser avant qu'une nation intelligente et économe finisse par sortir de cette espèce de chaos où les peuples américains paraissent plongés pour longtemps encore !

Quand il est de retour à Montréal et à Québec, sur le point de regagner la France, après un an d'absence, Rameau de Saint-Père met plus d'insistance que jamais, plus d'affection aussi dans ses derniers conseils. Il veut laisser quelque chose de son passage parmi les Canadiens. Il a pourtant déjà donné à ceux-ci *La France aux colonies*, livre dont Louis-Joseph Papineau a pu écrire qu'il était « sous tous rapports un des meilleurs, un des mieux remplis de faits intéressants . . . des plus propres à faire chérir les vertus, à faire respecter l'énergie de nos pères. » Mais l'écrivain n'est pas satisfait. En attendant d'autres tra-

vaux, il emploie toutes les ressources de son grand coeur à fortifier chez les Canadiens les deux bases de leur conservation. « Je les exhorte à rester eux-mêmes en menant courageusement une vie simple, vouée au travail . . . Je souhaite que ce pays canadien, dût-il en être moins riche et moins puissant, conserve toujours sa simplicité et sa foi. » Or, à l'heure où Rameau s'apprête à regagner la France, une grave crise politique est à la veille d'éclater, qui pourrait être désastreuse pour ses amis : le fanatique George Brown ne met plus aucune réserve à réclamer, avec force menaces, la représentation proportionnelle (*Rep. by Pop*). L'historien se dit que la France, toujours prête à prendre fait et cause pour les Polonais, les Italiens, les Syriens, les Hongrois, devrait s'intéresser à son propre sang, aux hommes « qui ont tant fait pour notre nom. » Et il demande à son frère d'obtenir qu'une note, rédigée de manière à ne pas blesser les susceptibilités de l'Angleterre, paraisse dans un grand quotidien de Paris. La veille de son départ, lui-même inscrit dans son journal que les jours vécus sur la terre canadienne resteront parmi les plus heureux de sa vie. Il n'a qu'un regret : « celui de ne pouvoir (se) fixer dans cette jeune contrée si attachante par son passé, par ses moeurs, et si pleine d'espoirs pour l'avenir. » S'il ne reste point, ce n'est pas faute d'en avoir été prié de toutes parts. Jusqu'au vénérable évêque de Bytown, Mgr Guigues, qui l'y a invité avec émotion : « Vous avez fait un grand bien au Canada par votre visite, mais vous pourriez en restant lui en faire encore davantage. » Le voyageur ne se croit plus à l'âge où il est facile de se détacher du pays qui l'a vu naître. Et puis, pour un lien qui se brise au départ de Québec, combien d'autres demeurent et combien d'autres se formeront au cours des années, que la mort seule pourra rompre !

Et voilà Rameau de retour à Paris. L'absence a été longue, mais profitable. Il faudra des semaines et des mois pour faire le compte des souvenirs, des images et des impressions qui, avec les fréquentes lettres des correspondants d'Amérique, prolongent et raffermissent dans le coeur de l'historien la présence du Canada, de l'Acadie, de la

Nouvelle-Angleterre. Lui-même n'est bientôt plus seul à entretenir un véritable culte pour les anciennes colonies françaises. Marié en 1863, il voit naître quatre enfants, trois filles et un garçon, qui ne tardent pas à partager, avec la plus attentive des mères, les sentiments de leur père. Que de fois ce dernier ne doit-il pas refaire le récit du beau voyage ! Et la joie est rarement plus grande, à Paris ou à Adon, en Gâtinais, que les jours où des Canadiens « pure laine » sont les hôtes choyés de M. et Mme Rameau : Mgr Taché, Mgr Taschereau, l'abbé Bruchési, le curé Labelle, Etienne Parent, Ulric Tessier, Siméon Lesage, Hector Fabre. Tout en préparant le livre qu'il s'est engagé à écrire sur l'Acadie — *Une Colonie Féodale* — Rameau ne laisse passer aucune occasion de parler des Français d'Amérique. Il en fait le thème préféré de ses conférences, de ses discours et de ses articles dans *La Réforme Sociale* de son maître Le Play ou dans *Paris-Canada* fondé par Hector Fabre. Les problèmes qui se posent à Montréal comme à Québec, au Nouveau-Brunswick comme au Manitoba ou dans le Vermont, lui sont familiers ; il les aborde comme s'ils étaient les siens propres et ne ménage rien, ni démarches, ni peines, ni conseils, pour aider à les résoudre, usant au besoin des précieuses relations qu'il possède à Paris ou à Rome, dans les milieux politiques, l'Université ou le clergé, pour promouvoir la cause de ses lointains amis. Ceux-ci lui en savent gré et l'on comprend que le curé Labelle, venu en France avec l'abbé Proulx, en 1885, ait à ce point désiré le connaître. « J'irai, disait-il à son compagnon, voir M. Rameau, fût-ce au bout du monde ; cet homme nous a fait trop de bien, il nous a révélés à nous-mêmes, il a compris la force de notre extension, les secrets de notre avenir. »

Quoi d'étonnant que Rameau ait désiré revoir le Canada, son pays d'adoption, sa seconde patrie ? Il avait projeté d'y venir en novembre 1887, pour assister à une réunion de la Société Royale qui l'avait, trois ans plus tôt, élu membre correspondant, avec Xavier Marmier et Camille Doucet. Il s'en fallût même de peu que François Coppée ne fit, dans le même but, le voyage comme délégué de l'Académie Française. Sept mois plus tard, le 24 juin 1888, Rameau s'em-

barquait pour l'Amérique, avec son épouse et l'aînée de ses filles. A Montréal et à Québec, il retrouva quelques-uns de ses plus fidèles amis et le souvenir de ceux, combien nombreux hélas ! qui n'étaient plus là. Siméon LeSage, sous-ministre des Travaux Publics et de la Colonisation à Québec, offrit aux voyageurs la plus large hospitalité dans son accueillante maison de « Bois-Brillant » et l'historien eut, comme il le note dans son journal, le plaisir de revoir, chez le cardinal Taschereau, un « prêtre remarquable », l'abbé Bruchési, « aimable et gai autant que prêtre capable et édifiant ». A ses yeux, le Canada volait maintenant de ses propres ailes, ce dont Rameau n'était pas le dernier à se réjouir, même s'il lui arrivait de redouter quelque peu les conséquences d'un progrès trop rapide. Comme le problème de la colonisation le préoccupait toujours, il accepta avec empressement l'invitation de parcourir le nord de Montréal en compagnie du curé Labelle. Le fougueux prélat et sous-ministre ne se plaisait-il pas à dire partout qu'il devait à Rameau, précurseur et guide, d'avoir entrepris de coloniser les régions septentrionales ? Mais celui-ci s'en défendait : « Je lui ai donné quelques indications à ce sujet; c'est lui seul qui, après avoir largement conçu cette idée, en a tracé la mise en oeuvre et conduit l'exécution avec tant d'intelligence et d'énergie en triomphant de grandes difficultés. » Rameau rapporta de sa longue randonnée la preuve que les Laurentides valaient mieux que leur réputation et il appela de tous ses vœux le jour où le chemin de fer, déjà construit jusqu'à Saint-Jérôme, faciliterait l'accès de tout le pays d'en-haut. Puis il se rendit à Ottawa où il n'eut pas l'impression d'être dans un milieu essentiellement français comme celui de Québec; ce qui ne l'empêcha point de supplier encore une fois les Canadiens de s'étendre dans la vallée de l'Ottawa et les régions du nord, au lieu de gagner les États-Unis.

Rameau ne pouvait pas venir en Amérique sans visiter les centres français de la Nouvelle-Angleterre et l'Acadie. Ici comme là, on le reçut à bras ouverts, en Acadie surtout, où l'historien fut émerveillé des transformations heureuses qui s'y étaient produites depuis son

premier voyage. L'augmentation des paroisses, la fondation de nouvelles écoles, l'accroissement d'une population vigoureuse : tout cela remplit son coeur de joie et justifia la confiance qu'il avait mise dans l'avenir de ce pays. Mais, chaque fois que l'occasion lui en fut offerte, il ne cessa de redire à ses amis acadiens : « Dispersés comme vous l'êtes, vous avez surtout besoin d'union ; dans toutes vos entreprises travaillez à l'unisson ; sachez au besoin oublier vos divisions. » Le conseil valait tout autant pour les Canadiens et les Franco-américains. Les uns et les autres, au surplus, ne savaient trop comment témoigner leur reconnaissance envers ce cousin d'outre-mer qui les avait compris et défendus, qui mettait à leur service toute son intelligence et tout son coeur. Ils n'étaient pas loin de penser qu'ils n'acquitteraient jamais la dette contractée envers celui qui les avait révélés à eux-mêmes. Aussi bien, interprètes de tous leurs compatriotes, les Montréalais ne voulurent point laisser Rameau repartir pour la France sans lui offrir un grand banquet, à l'issue duquel Louis-Olivier David décerna solennellement à cet incomparable ami des Canadiens le titre de président d'honneur de la Société Saint-Jean-Baptiste.

De retour dans sa patrie, Rameau s'intéressa plus que jamais aux destinées de ceux dont il avait été, pendant trente ans, l'inlassable champion. Pas un Canadien qui n'eût la certitude d'être accueilli avec les marques de la plus généreuse affection dans l'appartement de la rue du Pré-aux-Clercs, à Paris, ou dans la demeure d'Adon. Pas une lettre, venue de Québec, de Montréal ou de quelque autre endroit du Canada, qui ne reçût aussitôt sa réponse. Pas une démarche que l'historien ne fût prêt à entreprendre pour promouvoir la cause de ses amis. Il caressa même le rêve de leur faire une troisième visite en 1894. Cette année-là, par l'intermédiaire de l'abbé Proulx, la compagnie du Canadien-Pacifique l'invitait à traverser le continent jusqu'à Vancouver, dans un wagon particulier. Bien à regret, Rameau déclina l'offre généreuse. Puis, un jour de décembre 1899, étant allé mettre à la poste une lettre destinée à un correspondant québécois, il prit froid. La fin fut rapide, paisible, telle qu'il l'avait toujours désirée ; elle

se produisit le 15, comme l'année et le siècle s'achevaient. Il n'y eut qu'une voix, dans la presse et la société du Canada, pour célébrer la vie et l'oeuvre de l'historien octogénaire, pour rappeler les services rendus, pour traduire les sentiments de reconnaissance de tout un peuple envers l'homme qui, suivant l'expression d'Hector Fabre, « croyait en notre avenir plus encore que nous-mêmes. »

* * *

Edme Rameau de Saint-Père vécut à une époque où l'on prenait le temps de voyager, de causer et d'écrire. Les deux ouvrages qu'il a consacrés au Canada, *La France aux Colonies* et *Une Colonie Féodale*, ne traduisent pas seulement la profonde sympathie d'un authentique Français pour des frères séparés et oubliés, mais ils témoignent de la patience du chercheur et de la conscience de l'historien. Ainsi en est-il de ses articles, de son journal et davantage encore de ses lettres. Celles-ci méritaient sinon d'être reproduites intégralement, du moins d'être analysées par quelqu'un dont la première tâche consisterait à les rassembler. Tâche ardue, car la plupart des lettres de Rameau — celles qui, bien entendu, n'ont pas été détruites — sont entre les mains des familles qui les ont reçues. Quant à celles des correspondants américains de Rameau, le plus grand nombre, pour ne pas dire la totalité, sont revenues en quelque sorte à leur point de départ, puisque madame Decencière, ainsi que je l'annonçais au début de mon étude, en a fait généreusement don aux Archives de la Province. Près de cinq cents lettres dont il me reste à dire un mot, en attendant de pouvoir en extraire les multiples et précieux renseignements qu'elles apportent sur un demi-siècle de notre histoire.

Les correspondants de Rameau appartenaient tous à la meilleure société canadienne. S'ils n'ont pas tous joué un grand rôle dans la vie politique ou religieuse de notre pays, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, ils ont tous laissé un nom dans la sphère où leur action s'est exercée. De même, à l'exception de deux ou trois peut-être, ils

ont rempli des fonctions ou occupé des postes qui leur permettaient de satisfaire sans trop d'effort l'inlassable curiosité du Parisien. Le premier en date fut François-Xavier Garneau, suivi de très près par Etienne Parent et Ulric-Joseph Tessier. Quand Rameau eut visité le Canada, en 1860-61, la liste des correspondants s'allongea d'une année à l'autre, de Siméon LeSage au curé Labelle, de Pierre-J.-O. Chauveau à l'abbé Henri-Raymond Casgrain, de Benjamin Sulte à l'abbé J.-B. Proulx, curé de Saint-Lin, de l'abbé F.-X. Chagnon, curé de Champlain (Vermont), à Ferdinand Gagnon, fondateur du *Travailleur* de Worcester, en passant par les évêques Guigues et Duhamel, Joseph-Charles Taché, Joseph Tassé, Louis-Amable Jetté, Joseph Royal, l'abbé Verreau, principal de l'Ecole Normale de Montréal, l'avocat Hugo Duquette, de Fall-River, Charles Thibault, Louis-Philippe Turcotte, Louis-Olivier David, Napoléon Bourassa, Côme-Séraphin Cherrier, Pierre Boucher de La Bruère, Hector Fabre et même Francis Parkman. Liste imposante tant par le nombre des correspondants que par le nombre de lettres que certains d'entre eux ont écrites à Rameau, tels Siméon LeSage, Ulric Tessier, Etienne Parent et son fils Henri, l'abbé Casgrain et le curé Labelle.

De quoi est-il question dans ces quelque cinq cents lettres, dont plusieurs ont quatre, six ou huit pages ? De tout un peu, mais plus particulièrement, comme il faut s'y attendre, des luttes menées par les Français d'Amérique, tant ceux du Canada que ceux d'Acadie ou de Nouvelle-Angleterre, pour leur survivance. La colonisation, qui préoccupait si fort Rameau, tient la place la plus importante; mais l'attitude du clergé irlandais envers les Acadiens et les Franco-américains est l'un des thèmes qui revient le plus fréquemment. Les méfaits de la politique en sont un autre, et aussi le fanatisme de certains anglosaxons ou la fidélité des Canadiens à leurs origines françaises. Peu d'événements de notre vie politique ou peu de querelles locales, d'autre part, qui ne soient rapportés et commentés. Et Dieu sait s'il y en eut, de 1860 à la fin du siècle. Aussi bien est-ce tour à tour la guerre de Sécession, l'avènement de la Confédération, l'affaire Riel ou le

« scandale » Mercier qui inspire à tel correspondant de Rameau des propos indignés ou de piquantes remarques, quand ce n'est pas l'émigration canadienne aux Etats-Unis ou des essais d'immigration française chez nous qui font l'objet de longues lettres.

S'agit-il de colonisation ? Le lecteur est vite au fait qu'en 1859, Etienne Parent ne croit pas « que notre race acquière jamais aucune importance sociale sur l'Ottawa », que les statistiques des recensements de 1831, de 1891 surtout, ne rendent pas justice aux Canadiens français, par la faute des bureaucrates anglophones, qu'au dire du curé Labelle « la colonisation de la vallée de l'Ottawa est un point capital pour nous », comme le pensait aussi Rameau. Et, lorsque l'immigration est à l'ordre du jour, l'un des correspondants de l'historien affirme, preuves à l'appui, que des agents recruteurs, désignés par Ottawa ou par la compagnie de navigation Allan, travaillent en Grande-Bretagne et ailleurs au profit de l'élément britannique et protestant. Est-ce l'avenir des Canadiens français qui a inspiré une lettre venue de Paris ? Nous lisons, sous la plume de Garneau, en 1858, que l'existence nationale de ce petit peuple « n'est même plus reconnue en politique » et que « leur nationalité, quoique réelle encore, est aux yeux de beaucoup d'hommes destinée à périr. » Il est vrai que Garneau ajoute aussitôt : « Il en est cependant d'autres qui conservent de l'espoir, et j'agis comme si je faisais toujours partie de leur nombre, quoique par moment je désespère lorsque je vois certaines choses s'accomplir sans faire beaucoup de sensation. » Mais, le 20 août 1891, Louis-Amable Jetté écrit à Rameau : « Pour moi l'avenir de la race française en Amérique est maintenant assuré, à une condition : c'est que nous soyons sages, que nous conservions notre situation politique actuelle et que nous attendions patiemment que le temps nous apporte l'indépendance avec la maturité. En attendant, pour rester français, nous n'avons qu'une chose à faire; rester *anglais*. » Une autre fois, le 22 octobre 1887, c'est Chauveau qui reproche aux ministres fédéraux canadiens-français de parler surtout anglais à Ottawa,

et à qui, pour cette raison, il paraît que « la langue française est tombée en désuétude. »

Quand Louis Riel a été exécuté, Chauveau proclame que cette exécution est impardonnable. Pour Siméon LeSage, si Langevin, Chapleau et Caron avaient remis leur portefeuille, sir John MacDonald n'aurait pas passé outre, ou bien l'élément catholique et français, aidé des libéraux anglais, Blake en tête, « aurait balayé à tout jamais l'influence néfaste de l'orangisme. » Hélas ! une fois de plus, l'intérêt de parti l'a emporté sur l'intérêt national, et ce sont les Canadiens français qu'on a voulu frapper en sévissant contre Riel (Lettre du 5 juin 1886). Six ans plus tard, c'est la chute de Mercier. LeSage écrit à Rameau le 5 avril 1892 : « L'opinion que vous vous étiez formée de Mercier, en 1888, était juste . . . Les belles tirades, les déclamations édifiantes qu'il vous a débitées en France faisaient partie du rôle qu'il s'était taillé ici. » Et Boucher de la Bruère écrit de son côté, le 23 novembre 1893, que « Mercier a fait beaucoup de mal à sa province durant ses quatre années de pouvoir. »

L'émigration canadienne-française aux Etats-Unis n'avait pas d'adversaire plus acharné que Rameau et son ami le géographe Onésime Reclus. Pour celui-ci, fidèle correspondant de celui-là, l'émigration « distendait et épuisait » la nationalité canadienne au lieu de la soutenir. Mais, puisqu'elle ne pouvait être arrêtée, il importait d'assurer aux Franco-américains — comme, du reste, aux Acadiens des Provinces Maritimes—le service paroissial par des prêtres de leur langue et d'obtenir de Rome des évêques de même langue. Les lettres écrites à Rameau, de Québec, de Montréal et de Nouvelle-Angleterre apportent cent preuves de l'hostilité systématique du clergé irlandais, de même qu'elles éclairent la politique de Mgr Ireland et l'opinion du Vatican sur cet épineux problème. Rameau multiplie ses démarches auprès des congrégations romaines, utilise, pour ses amis, l'influence de cardinaux et d'archevêques français, et se charge d'appuyer, par des mémoires et des statistiques, les réclamations des évêques canadiens-français, sans toutefois négliger de mettre ses correspondants en gar-

de contre les instances indiscrètes, les plaintes et les sollicitations personnelles. De son côté, l'abbé Proulx, venu à Rome en 1891, écrit à Rameau : « Les Irlandais d'Amérique sont une puissance. Le Saint-Siège les endiguera, mais ne les heurtera pas . . . Rome dira aux évêques qu'il n'est pas opportun d'exposer la foi de leurs ouailles en heurtant les habitudes nationales; mais il n'ira pas plus loin. ». C'est que, pour l'intelligent curé de Saint-Lin, « l'américanisation par l'église n'est plus le fait de quelques-uns seulement : elle devient un système dans les hautes sphères ecclésiastiques irlando-américaines » A l'époque, en tout cas, Onésime Reclus, dont le sentiment n'a jamais varié sur cette question, n'avait pas tout à fait tort d'écrire que les Canadiens français des Etats-Unis ne seraient jamais une force pour ceux du Canada, qu'au contraire ils se fondraient fatalement et vite, « sauf ceux du Maine et peut-être ceux des prochaines frontières ». Et l'éminent géographe d'ajouter : « Si l'on avait envoyé au Manitoba le dixième des curés, frères, soeurs qui ont été expédiés chez eux — aux Etats-Unis — les Canadiens y auraient tenu tête aux Anglais . . . Si seulement les prêtres qui ont amené, qui 20, qui 100, qui 400 familles dans le Minnesota, les avaient conduites dans l'Etat des Prairies, près de l'archevêque de Saint-Boniface . . . Mais ils sont fous positivement; c'est comme si nous vidions la France en Allemagne ! »

En d'autres circonstances, c'est Charles Thibault qui déplore nos éternelles disputes dont Rome est fatigué, reproche à Mgr Taschereau d'être libéral, à Chauveau et au curé Labelle de « favoriser le libéralisme catholique », à l'université Laval de ne faire que des « rouges ». Ou bien, le 9 juin 1889, c'est Chauveau qui écrit à madame Rameau : « On est très inquiet du Pape; on ne sait s'il quittera Rome et où il se réfugiera. Il a tant entendu parler du Canada qu'il devrait venir voir ce que c'est. On pourrait l'installer dans les édifices de l'Université, à Québec, et bâtir une autre université à Montréal ! » Et ce sont les instances de Mgr Labelle pour obtenir un diocèse, rattaché à Ottawa, avec Saint-Jérôme comme siège du nouvel évêché, projet combattu par Mgr Fabre qui ne prise guère la conduite du trop actif

prélat. « Je tiens la queue de la poêle, mande le curé à Rameau . . . L'archevêque de Montréal dit que je l'y ai fait rôtir ! » C'est tout de même ce dernier qui l'emportera et Mgr Labelle ne sera pas, pendant quelque temps, sur un lit de roses.

Rameau de Saint-Père, à n'en pas douter, devait bien s'amuser, tout en s'instruisant, chaque fois qu'il recevait une lettre du Canada. Nul doute aussi qu'il n'ait vu, dans les propos familiers de ses correspondants et dans l'empressement que ceux-ci mettaient à lui raconter leurs petites ou grandes « histoires », le plus beau témoignage de leur confiance et de leur affection.

A handwritten signature in black ink, reading "Jean Bruchési". The signature is written in a cursive style with a long, sweeping underline that extends to the left and then curves back under the name.